

Réfugiés : démonter les fausses évidences



Gilets de sauvetages abandonnés sur une plage de Lesbos, île grecque en face de la Turquie, juillet 2016.

SAMUEL BOLLENDORFF. extrait de l'exposition " La nuit tombe sur l'Europe ", présentée récemment sous la Canopée des Halles, à Paris.

De nombreux chercheurs en sciences sociales s'efforcent de rendre compréhensible la situation migratoire aux frontières et en Europe. Une démarche engagée dont témoignent plusieurs parutions récentes



En matière migratoire, la politique repose sur des fantasmes. Le cas est courant ? Jamais de manière aussi flagrante que dans ce domaine-ci, répondent de concert les spécialistes. La perception de la migration se serait même tellement détachée de la réalité que nous nagerions en pleine fiction. Le démographe Hervé Le Bras défend cette idée dans son récent ouvrage *L'Age des migrations* (Autrement, 154 p., 17,90 € ; lire les pages *Débats du Monde* du 11 mai) : " De même qu'il existe des romans nationaux, on est en présence de romans migratoires. " Pour Catherine Wihtol de Wenden, auteure il y a quelques mois de *Migrations : une nouvelle donne* (Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2016), les politiques publiques sont de peu d'effets car " la

posture du savant et celle du politique sont rarement en phase ". Invasion, menace sécuritaire, danger économique, tout cela, selon de nombreux travaux académiques, n'aurait rien de réel. Quant à l'idée de fermer les frontières, ce serait une chimère : il est aussi vain d'espérer stopper les migrations que de vouloir empêcher la nuit de succéder au jour, sont-ils nombreux à clamer. Dans le désert.

Que faire devant un désaveu aux -conséquences si macabres – plus de 5 000 décès en Méditerranée pour l'année 2016, selon le HCR ? Face au déni, les chercheurs font ce qu'ils savent faire : approfondir les connaissances, " démonter ", dit Hervé Le Bras, les fausses évidences, nourrir le -débat public. Depuis quelques mois, les -livres et les projets éditoriaux se multiplient sur le sujet : on trouve des témoignages, comme celui de Mahmoud Traoré, qui raconte son odyssée de migrant (*lire ci-dessous*), de la théorie politique, tel l'ouvrage de Benjamin Boudou sur la notion d'hospitalité (*lire l'entretien page suivante*), des études ethnographiques, des perspectives générales proposées par un spécialiste ou, de plus en plus souvent, une réunion de chercheurs.

C'est le cas de *Définir les réfugiés*, court ouvrage qui paraît aux PUF dans la collection " La vie des idées " : plusieurs articles sont regroupés pour former une interrogation collective sur la notion et la définition du " réfugié ". Contrairement à l'idée commune, cette catégorie n'a pas de contours bien définis. Juristes, historiens et anthropologues, forts des acquis de leur discipline, la mettent donc en débat, éclairant les pièges qu'elle peut tendre. Il fut un temps, celui de la guerre froide, où les portes étaient ouvertes au réfugié, dont l'image se confondait avec celle du persécuté politique (le refuznik soviétique). Encore au moment des boat people : 623 000 personnes d'Asie du Sud-Est ont pu être accueillies en quatre ans (1979-1982) par vingt pays – dont 130 000 en France.

Si la situation s'est renversée, si les -refus d'asile politique sont toujours nombreux, c'est notamment qu'avec la chute du Mur l'asile a perdu son statut d'enjeu diplomatique, remarque la sociologue Karen Akoka. Le monde a changé, et ce que l'on perçoit des intérêts nationaux aussi. Et d'ailleurs, s'interroge l'anthropologue Michel Agier, qui préface l'ouvrage, pourquoi a-t-on décreté, dans les années 1950, que la faim ou la grande pauvreté étaient plus supportables que l'atteinte aux droits de l'homme ? Ainsi, il apparaît à travers ce court ouvrage que, pour les sciences sociales, la distinction habituelle – et moralement confortable – entre le réfugié et le migrant économique ne va pas de soi. Et si elle ne tient pas, c'est l'idée même du tri à la frontière qui voit sa justification ébranlée.

Poursuivre l'analyse donc, s'efforcer de décrire le monde en le rendant plus compréhensible – et peut-être plus humain –, c'est ce à quoi

s'emploie aussi le réseau de recherche de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, mis en place sous la direction scientifique du même Michel Agier. Ce programme, intitulé " Babels ", est centré sur l'actualité des migrations en Europe. Il rassemble des études comparées sur le passage ou l'ancrage, sur l'hospitalité ou le rejet, sur, enfin, les manières de vivre ensemble qui s'inventent un peu partout où les migrants déposent leurs ballots. En un mot, il s'agit de comprendre ce que les frontières contemporaines font aux migrants et à l'Europe. D'où la collection " Bibliothèque des frontières " qui accueillera ces travaux ethnographiques, au sein de la maison d'édition Le Passager clandestin. Deux titres seront en librairie dès le 23 mai : *De Lesbos à Calais. Comment l'Europe fabrique des camps*, et *La Mort aux frontières de l'Europe. Retrouver, identifier, commémorer*.

Mais pourquoi donc des anthropologues pour étudier ces situations migratoires à l'intérieur de l'Europe ? Parce que la discipline, contrairement aux idées reçues, n'est pas condamnée à l'exploration des confins, parce que sa pertinence se trouve "*dans sa capacité à rendre le chaos du monde plus intelligible*", qu'il soit lointain ou... proche. C'est ainsi que la conçoit du moins Michel Agier, qui est devenu, d'*Aux bords du monde, les réfugiés* (Flammarion, 2002) à *La Condition cosmopolite* (La Découverte, 2013), un chercheur de -référence sur les lieux de l'exil et sur la condition faite aux migrants.

Dans une brève introduction à la réédition d'un article de 1985 (visionnaire) -signé par Gérard Althabe, *Production de l'étranger, xénophobie et couches populaires urbaines* (Publications de la Sorbonne, " Tirés à part ", 40 p., 3 €), il rend hommage à ce chercheur, disparu en 2004, qui promouvait une "*ethnologie des cages d'escalier*" capable de rendre compte, par exemple, de la percée électorale du Front national. Cet article a, selon Agier, une réelle portée épistémologique car "*s'y joue un projet plus large, celui d'une refondation de l'anthropologie, ni exotique ni archaïque, mais "au présent" et "du présent"*". C'est bien de ce courant-là, on l'aura compris, que Michel Agier se réclame.

Associer l'exigence de l'exploration ethnologique avec l'engagement dans le présent, voilà l'ambition des petits livres signés Babels. Dans celui coordonné par Carolina Kobelinsky et Stefan Le Courant, consacré de manière très concrète aux disparitions aux frontières – c'est-à-dire aux cadavres des migrants et à ce qu'il en advient –, on apprend qu'il n'existe aucune instance chargée de compter les morts. Aucun chiffre officiel n'est disponible. Invisibles vivants, les migrants le restent souvent après leur mort. On saisit l'enjeu d'un décompte précis : "*Dénombrer vise à déchiffrer les effets d'une politique.*"

Ces "crimes de paix", comme les appelle l'anthropologue Maurizio Albahari, prennent une réalité sensible à la lecture des chapitres consacrés aux processus d'identification (souvent impossible), aux fosses communes sur les lieux-frontières, aux commémorations des défunt à Calais ou à Sfax (Tunisie). La forme est savante, sans pathos, mais les informations sur les conditions de la mort ou le devenir des dépouilles sont souvent saisissantes pour un lecteur peu averti. Nous ne partagerons ici qu'une image poignante. Au cimetière municipal de Santa Lastenia, à Tenerife (îles -Canaries), des niches de columbarium sont placées en hauteur, le long d'un mur, sans que rien n'indique qu'il s'agit de morts en migration. Et ce détail : "*Des habitants qui viennent se recueillir sur la tombe de leurs proches laissent parfois une fleur pour les migrants.*"

Un art de la collecte et de la description, tel est un travail de terrain réussi. De ces informations naît l'espoir que les politiques migratoires, devenues plus lisibles, soient aussi modifiables. L'anthropologie est autant un miroir qu'un ouvroir, dit Michel Agier. N'est-il pas temps que cesse le grand remplacement des faits par la fiction ?

Julie Clarini

© Le Monde

◀ **article précédent**
Perec, l'unique

article suivant ▶
Du Sénégal à l'Espagne...